

Fugue (pas) si mineure

Danielle Roger

Numéro 3-4, 1987

À ciel ouvert

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/21938ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Productions Ciel Variable inc.

ISSN

0831-3091 (imprimé)

1923-2322 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Roger, D. (1987). Fugue (pas) si mineure. *Ciel variable*, (3-4), 28–29.

FUGUE

**Cette fois-ci, puisque c'est la dernière,
elle n'a pas claqué la porte.**

(PAS)

**Malgré la colère – et elle a suspendu
un instant son geste pour bien sentir la
colère habiter son corps –, elle a
refermé très doucement la porte
derrière son dos.**

SI MINEURE

Ils ne savent pas que leur fille vient de quitter la maison. Les parents n'ont rien entendu parce qu'à la télévision, dans un épisode palpitant de la série *Dynastie*, l'heure était grave. En effet, Madame hurlait qu'elle demanderait le divorce. Monsieur venait de rompre avec sa maîtresse. Celle-ci s'apprêtait (juste avant la pause publicitaire) à se suicider aux Valiums et au Scotch. Le père de Monsieur, après avoir déshérité son fils, mourait – avec tout le chic dont il était encore capable – terrassé par une crise cardiaque en jouant au tennis. Monsieur découvrait qu'il était ruiné. Madame apprenait, de la bouche de son avocat (on se demandait d'ailleurs si ledit avocat deviendrait son amant, dans le prochain épisode), qu'elle n'obtiendrait pas la villa de Beverly Hill, ni la maison de campagne, ces chères propriétés devant (hélas!) être mises en vente pour payer les créanciers de Monsieur.

Bref, ce soir-là, dans le confort de leur salon, les parents se désolaient du déclin d'un empire familial télévisuel, tandis que dans la vraie vie, leur fille se jetait à la rue. On leur aurait appris la nouvelle qu'ils ne l'auraient pas crue. Comment leur fille pouvait-elle oser partir alors qu'on venait tout juste de redécorer sa chambre en copie conforme de la page-couverture du «Spécial chambres d'adolescents» de la revue *Décor*mag.

**Dans les parcs, la nuit, des
journaux traînent dans les
allées et sur les bancs.
Pourtant ce n'est pas en
consultant les petites
annonces qu'on trouve un
endroit où dormir. Au Carré
Saint-Louis, pas un seul
banc vacant. Heureusement,
un vieillard prématuré
offrait le sien «à partager
avec non-dormeur de
préférence». L'adolescente a
passé sa première nuit au
royaume des sans-abri, à
entendre son voisin hurler
«home sweet home» pendant
qu'il racontait l'histoire
mille fois radotée de la petite
maison dans la prairie qui,
suite à des travaux de
rénovation, se transforme en
cabane à sucre pour ensuite
fondre comme par
enchantement dans les
mains moites d'un vilain
agent d'immeubles.
L'adolescente n'a pas eu
peur. Des histoires sordides,
elle en a entendu d'autres et
des pires, au téléjournal de
fin de soirée.**

**Pour déjeuner, elle a mangé
un Big Mac, une frite, et a
accepté courageusement
«un chausson aux cerises,
avec ça?» pour être bien
certaine qu'après avoir payé,
il ne lui resterait plus un
sou. Puis, en contemplant
son portefeuille vide, elle a
attendu que le sentiment
d'insécurité se manifeste.
Ça l'a quand même un peu
décue de n'éprouver rien
d'autre qu'un restant de
colère de la veille. Alors, elle
a décidé de marcher un peu.
N'ayant pas l'habitude de
marcher sans savoir où
aller, elle empruntait des
rues au hasard.
Évidemment, c'était les plus
laides. La pratique de
l'errance ne s'acquiert pas
en un jour.**

**Après cette promenade
déprimante, elle était
tellement épuisée qu'elle
s'est couchée sur un banc
public, devant un arrêt
d'autobus. Elle a rêvé qu'elle
composait son numéro de**

téléphone mais n'arrivait pas à obtenir la communication. À chaque essai, elle tombait inmanquablement sur le répondeur téléphonique de E.T.

À son réveil, la faim avait pris tant d'espace dans son ventre qu'elle dut chercher la colère en elle avant de la sentir à nouveau.

En marchant sur la rue Sainte-Catherine, elle a pensé aux jeunes qui quêtent dans le métro. Elle pourrait faire comme eux. Avec l'argent, elle s'achèterait une pizza.

De cinq à sept heures, elle s'est payée un «Happy Horror» de première classe. Après deux longues heures de performance, son estomac grinçait encore le concert pour métromane. Elle allait justement partir, quand, un-monsieur-très-à-son-affaire lui jeta vingt-cinq cents en même temps qu'un regard lubrique. C'est en se penchant qu'elle a entendu tinter sa clé. Enfilée sur une chaîne comme un précieux bijou de famille, elle la porte autour du cou depuis l'âge de six ans.

Dehors, il pleuvait. Elle s'est rendue jusqu'au pont Jacques-Cartier et a jeté la clé dans le fleuve.

La colère n'habitait plus chez-elle. La colère était partout, rien qu'en étendant les bras, elle pouvait la sentir mordre ses doigts.

Elle n'a pas pleuré. Non, c'est l'acidité de la pluie qui lui brûlait les yeux. Lorsqu'on pendra la crémaillère dans un abri nucléaire, elle sera déjà loin.

Ce n'était qu'un début.

La suite?

Des jours et des nuits dont il n'y a rien à dire. Question de survie. Mieux vaut maintenir le confort et l'indifférence à l'abri.

Danielle Roger ■



Bernard Jeay